

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Les fantaisies de la mode nous maintiennent en plein Orient. Les petites vestes, retenues seulement du haut, arrondies du bas et toutes brodées d'ogives, de rosaces et d'arabesques, sont celles qui complètent le costume des jeunes grecques, et les ceintures qui les accompagnent ressemblent à celles des almées et des bayadères. Mais l'esprit parisien sait si bien s'assimiler ce qu'il emprunte aux autres peuples, qu'il compose maintenant avec ces ceintures une toilette gracieuse pour la plus modeste jeune fille. La maison *Lhopiteau*, une de celles où se montre la nouveauté la plus actuelle, la plus élégante et du meilleur goût, varie ces ceintures à l'infini. Les unes, s'élargissant beaucoup du bas, se terminent par un bout carré bordé d'effilé; dans d'autres, ce bout s'arrondit aux deux extrémités et creuse dans le milieu, d'où s'échappe un gland plat; d'autres sont arrondies et terminées par une sorte d'œuf. Ces ceintures, étroites autour de la taille, ont, en avant, une double pointe et sont partagées par une rangée de boutons. Elles sont brodées d'or, d'acier et de jais. Il s'en fait de toutes noires entièrement brodées de jais. Leurs deux pans sont de longueurs très inégales. Beaucoup de ces ceintures ont le ceinturon pareil passant par-dessus l'épaule. Celles dont nous venons de parler peuvent se mettre sur toutes les toilettes, mais on en fait aussi d'assorties à chaque robe, ce qui est une grande élégance. Cet ornement complète les robes auxquelles on ne fait presque plus de volants. A une soirée de contrat deux de ces ceintures faisant le plus charmant effet sur deux robes de mousseline blanche, étaient l'une à bouts arrondis terminés par un gland rond pareil à un œuf, et toute brodée d'épis de paille, l'autre à bouts carrés avec effilé noir et broderie composée de bâtons en biais et de pois paille.

Une autre grande fureur est celle des nœuds-broches de taffetas ou de velours brodé, et des petites manchettes pareilles. Ces manchettes, plates et pointues, pour mettre sur les manches plates, se remplacent pour mettre avec les manches ouvertes, par un bracelet de ruban pareil à ceux qu'on portait il y a quelques années, mais destiné seulement à soutenir un nœud semblable à celui du cou, qui garnit tout le poignet. Ces petites parures se nomment, nous ne savons trop pourquoi, parures Garibaldi.

Une des robes nouvelles de mademoiselle *Pauline Conter*, car nous l'avons dit, chaque robe de nos grandes couturières est maintenant une composition spéciale, est

de taffetas violet garni de deux rangées de grecques de velours noir, avec un effilé noir à la partie inférieure de cette grecque. Des plaques de passementerie sont dans chacun des creux que forme le dessin. La manche, très nouvelle, est fendue au-dessus au lieu de l'être au-dessous du bras, et bordée d'une double grecque dans toute sa hauteur. Elle laisse voir par cette ouverture la sous-manche de tulle, et entre chacun des bouillons que forme cette sous-manche passe une petite bande de velours dont le milieu est marqué par une plaque de passementerie pareille, quoique plus petite, à celles qui ornent le bas de la jupe. Un autre genre de manches de mademoiselle *Pauline Conter* est large et froncé dans le milieu et à jockey dans le haut formé par une bande brodée avec double pointe pareille à celle des ceintures, avec la même petite bande avec pointes au-dessus du poignet.

Dans cette maison *Lhopiteau*, où se rencontrent toutes ces charmantes actualités de détails qui font le véritable luxe de la Parisienne distinguée, nous avons remarqué aussi de ravissantes confectons. La petite redingote de drap velours de laine violet, que l'on nomme le *coureur*, remplace admirablement pour jeune femme et jeune fille la basquine ajustée qu'elle renouvelle en la perfectionnant. Cette redingote, très longue, et à revers fermant à volonté sur la poitrine, a deux rangs de boutons au corsage, tout autour du vêtement un étroit rouleau d'astracan gris, et autour de chaque poche cachée dans la doublure, une bordure du même astracan. Ses manches, larges et à revers droits, sont ornées de boutons et de bandes d'astracan.

Le *paletot-parisien* est très gracieux aussi, spécialement exécuté en drap gris bordé d'astracan noir et attaché par deux rangs de boutons. Les poches en biais sont garnies de hautes bandes d'astracan. Le dos est droit et sans coutures, et les manches très larges du bas, avec un revers garni d'astracan, seulement en dessus.

Le manteau impérial qui se porte aussi très bien par une jeune femme, convient mieux cependant à une personne âgée. C'est une pelisse de velours à gros plis plats tenant à une pièce d'épaules, avec pélerine pointue, manches bouffantes et un peu carrées, avec revers de guipure relevé sur les manches bordées en dedans d'une ruche de satin blanc.

Le blanc et le noir continuent à se marier dans toutes les modes. Ils sont unis à l'or dans un délicieux burnous créé pour une illustre étrangère par la maison *Lhopiteau*. Ce burnous, très long et très ample, est garni tout autour d'une bande de guipure noire rehaussée d'or, et son capuchon est terminé par trois longs glands.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par toutes nos descriptions, la fourrure joue un très grand rôle cette année, et l'astracan jouit surtout d'une faveur particulière. On sait qu'il faut aller à la *Reine d'Angleterre*, rue Saint-Honoré, 249, pour trouver en même temps que les fourrures d'un prix réel et universellement établi, celles auxquelles la fantaisie et le caprice prêtent alternativement une plus grande valeur. Aussi les singes noirs du Gabon, les skungs du Canada, les grèbes castors, les loutres marines prennent-ils place dans les splendides magasins de M. *Bougenaux-Lolley* auprès des belles martres zibelines et des martres du Canada. Les confections nouvelles de la *Reine d'Angleterre* ont ce cachet de noble simplicité qui caractérise si bien la grande dame. Ses grands burnous fourrés et ses cols Henri III pour promenade au bois sont de ces objets hautement confortables qu'adopte toujours avec empressement l'aristocratie élégante, de même que les chaudes et moelleuses couvertures de voyage et les tapis de salon dont les magasins de la *Reine d'Angleterre* présentent un bel assortiment.

Si un grand nombre des confections actuelles se garnissent de belles fourrures, dans beaucoup d'autres cette spécialité du luxe est remplacée par celle de la dentelle et de la guipure. Des pélerines pointues et des bordures d'un riche dessin et d'une exécution distinguée sont fabriquées pour cet emploi par la maison *Violard*, 2, rue de Choiseul, où tant de femmes recherchées vont choisir en ce moment leurs parures pour les prochaines réunions de l'hiver, c'est-à-dire les volants de Chantilly ou d'Angleterre, et la double jupe tout dentelle qui doivent recouvrir une robe de satin ou de taffetas. Les fichus de dentelle qui, avec une robe décolletée complètent si bien une toilette improvisée, les cache-peignes formés d'une barbe de dentelle largement nouée, les petites voilettes arrondies, et tous les charmants accessoires qui se rapportent à la dentelle reçoivent de M. *Violard* cette exécution artistique qui caractérise une fabrication d'élite.

Dans la plupart des fantaisies de la mode, la matière qui sert à les créer a moins d'importance que la façon dont on sait en tirer parti. D'un simple morceau de tulle ou de mousseline sans ornement et sans garniture d'aucune sorte, mademoiselle *Anna Loth* aurait l'art de composer quelque parure gracieuse, parce qu'elle possède à un haut degré le goût, cette qualité innée qui ne se donne pas et qui ne s'imité guère. Ses fichus et ses canezous de mousseline à plis coupés par des garnitures gaufrées ou des ruches mignonnes ont cette jolie simplicité qui convient à la jeunesse. Ses manchettes pointues et ses cols à plis suisses donnent un charmant cachet à une toilette négligée, et ses parures brodées et garnies de dentelle ajoutent beaucoup à l'élégance sérieuse d'une toilette.

Mademoiselle *Anna Loth* varie à l'infini ses coiffures, depuis la simple fanchon et le bonnet paysanné de mousseline et de guipure qui embellissent sans aucun apprêt une jeune et fraîche figure, jusqu'aux couronnes de rubans et de fleurs entremêlées des dentelles les plus précieuses. Quelques bonnets à fonds très tombants de tulle blanc recouverts de dentelle noire, sont ornés en dessus d'entrelacements de coques de velours ; d'autres

ont un petit voile qui retombe sur le bavolet ; d'autres, tout à fait ronds, sont entourés d'une écharpe nouée, et ont des touffes allongées de fleurs dans la garniture. Un charmant petit modèle arrondi et à larges pattes est tout quadrillé de petites blondes entremêlées d'étroits velours noirs, et a sur le côté une branche de laurier rose. Les riches étrangères qui, en passant rue de la Paix, entrent dans ce magasin de la *place Vendôme*, 28, attirées par les coquettes fantaisies qu'elles y ont aperçues, y sont presque toujours retenues et y retournent ensuite en y trouvant à côté des plus séduisantes futilités tous les objets qui concernent la lingerie sérieuse, établis avec un soin minutieux et combinés avec beaucoup d'habileté.

Les coiffures de fleurs se font généralement rondes, mais les grandes fleuristes parmi lesquelles madame *Tilman*, 104, rue de Richelieu, occupe un rang si distingué, introduisent certaines modifications dans leur composition et dans leur forme. Ainsi, nous avons parlé déjà de la couronne Pompadour, qui se compose de trois petites couronnes de nuances différentes posées irrégulièrement, et de ces petites résilles qui se font de toutes les plantes grimpances comme la clématite, les liserons, le lierre, etc. Cette fois-ci nous en avons surtout remarqué une tout en branches de pensées, avec des pensées plus grandes sur les côtés, mêlées à des roses et à une branche de lilas, et qui se complète par un diadème de pensées plus larges disposées sur un cercle de laiton qui se pose à part. Nous citerons cette fois :

Une coiffure égyptienne de grandes pensées de velours et de roses, faisant bandeau sur le front, et cache-peigne avec glands d'or.

Une coiffure composée de plumes blanches, de roses et de chêne exotique, d'une grande richesse et seyant à ravir.

Une cérés d'herbe naturelle et d'épis d'or sur le front et en arrière, et de fleurs des champs disposées en cinq touffes distinctes.

Et enfin, une couronne impériale tout en tresses d'or entrelacées avec diadème élevé et trois glands d'or retombant sur le cou. L'écharpe impériale, assortie à la coiffure, se pose en biais depuis l'épaule jusqu'au bas de la jupe. Elle est faite d'une tresse d'or, nouée de distance en distance et entremêlée de glands.

Malgré la saison, on voit encore beaucoup de chapeaux de tulle ornés de dentelle et de velours. La maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, vient d'en expédier plusieurs très jolis en tulle blanc, recouverts de dentelle noire et ornés de chicorées de velours, de plumes et de fleurs, principalement de grandes pensées.

Sur les chapeaux de soie piquée, qui sont très en faveur, on met souvent un large nœud à boucles plates, retenu par une agrafe de jais ou d'or. Les nuances préférées sont toujours le violet et le Magenta.

Avec les petites vestes qui, jointes à une simple jupe, complètent un vêtement d'intérieur gracieux et commode, on remplace maintenant les chemisettes plissées par un gilet de même étoffe que tout le reste de la toilette. Une de celles exécutées ces jours-ci par les soins de la maison *Lassalle* pour la fin d'un demi-deuil était en popeline grise,

si retombe sur le bavet; d'autres
sont entourés d'une décharge noire, et
après de beaux dans la garniture. Le
de arondi et à larges parties est tou
siemens extrêmes d'étréits rebours
est une branche de laurier rose. Les
si, en passant rue de la Paix, entrent
à plus Vendôme, 29, situés par
qu'elles y ont aperçues, y sont
et y retournent ensuite en y
plus séduisantes finies sous les co
la lingerie blanche, étalés avec un
combinaison avec beaucoup d'habileté.
Beaucoup de finis généralement rudes,
surtout parmi lesquelles madame Li
nichelles, occupe un rang si distingué,
en modifications dans leur compo
sition. Ainsi, nous avons parlé de la
soutane, qui se compose de trois petites
différentes parties irrégulièrement
cousues qui se font de toutes les plantes
climatiques. Les lazzeros, le linge, est
à nous surtout remarqué une tou
te, avec des parties plus grandes
après à des roses et à une branche
complète par un mélange de parties
sur un cercle de laines qui se fait
cette fois :

de grandes pensées de veine
suscitant sur le front, et cache-pepi
sont de plumes blanches, de roses et
d'une grande richesse et seyant à
naturelle et d'opéra sur le front
deux des chapeaux disposés en cinq

une impériale tout en tresses d'or
sur le front et trois glands d'or retom
bants impériale, assortie à la cou
leur depuis l'épaule jusqu'en bas de la
craie tresse d'or, avec de distance
deux de glands.

à voit encore beaucoup de chapeaux
de soie et de velours. La maison de
M. de, rue Louis-le-Grand, 77, vend
à très joli en tulle blanc, rose
et orais de chapeaux de velours,
surtout principalement de grandes
soutanes, qui sont très en l'air,
et sont à boucles plates, et en
tulle d'or. Les tresses pelées
de Magenta.

de qui, jointes à une simple jupe,
d'intérieur gracieux et commode,
et les chapeaux finies par un
tout le reste de la toilette. Ces
soutanes et par les soins de la maison
deux-dent fait en popeline gris.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Coutelles et Stoffes de la M^{me} Gagelin, r. de Richelieu, 81.
Mondes et Alexandrine, r. d'Antin, 14. Fleurs de M^{me} de Laère, rue de Richelieu, 8.
Rubans et Garnitures en Passementerie, de la Ville de Lyon, Ch. d'Antin, 6.*

*Sous-pèdes acier, Tavernier, S. Croix, dégr. rue Montmartre, 123.
Parfums de Violet f. de S. M. L'Impératrice, rue S. Louis, 37.*

*Chiffons, Mouchoirs de Desvignes Rives et C^{ie}, r. de Richelieu, 100.
Craie de la M^{me} de Commaison, Lussalle et C^{ie}, S. L. Grand, 37.*

LE M
 ... de la jupe, tout un
 ... de chaque côté une large l
 ... en dedans, droite en arriè
 ... dans le milieu e
 ... points de bas et boutonné t
 ... avait des poches bord
 ... bouton seulement du
 ... était bordé d'une large bande d
 ... comme celle de la jupe,
 ... les revers assorti
 ... boutons en arrière.
 ... dans la
 ... les mêmes consi
 ... les vêtements garderont leur e
 ... pour les soutenir ne
 ... d'autant plus qu'ell
 ... se sont effo
 ... immuables qui
 ... ce qui progress
 ... se mettre en har
 ... introduites dans la to
 ... cette faculté soit don
 ... que beau
 ... ne soient de
 ... les robes de
 ... la raison de la préfé
 ... aux jupes d'acier T
 ... à Paris la maison Crouy, 43
 ... ces jupes prennent t
 ... destinées à é
 ... leur tourn
 ... les robes de
 ... depuis si le
 ... composé un jupon que pou
 ... ennemi des jupes h
 ... la démarche et
 ... sans en augmenter sensibl
 ... de jupes milanaises qui, qu
 ... à un type uniforme, M
 ... nouvelles, qui, sous le nom de j
 ... destinées à devenir exclus
 ... élégant.
 ... bien coupées, si habilem
 ... à la fois si souple et si résis
 ... dans cette importante mais
 ... et comme commodit
 ... et sur beaucoup de e
 ...
 ... pas beaucoup
 ... plus ou moins de celle
 ... elle est plus uniforme d
 ... pour elles, les petites vol
 ... de femmes que de
 ... sont employés tout uni
 ... Thuret, 45, rue Neu
 ... à habiller des gracieu
 ...
 ... prise, à quatre volants fron

avec ornements de moire lilas. La jupe, tout unie par le bas, avait seulement de chaque côté une large bande de moire festonnée en dedans, droite en arrière, et une rangée de larges boutons dans le milieu de ces deux bandes. Le gilet, pointu du bas et boutonné tout du long par des petits boutons lilas, avait des poches bordées d'un biais lilas. Le corsage, boutonné seulement du haut et arrondi du bas, était bordé d'une large bande de moire festonnée en dedans comme celle de la jupe, et les manches larges du bas avaient des revers assortis à tout le reste et de gros boutons en arrière.

La conservation du même principe dans la toilette maintient nécessairement les mêmes conséquences. C'est-à-dire que tant que les vêtements garderont leur extrême ampleur, la crinoline inventée pour les soutenir ne pourra pas disparaître. Et elle durera d'autant plus qu'elle n'est pas, comme ses ennemis systématiques se sont efforcés de le dire, une de ces inventions immuables qui doivent nécessairement rester en arrière de ce qui progresse, mais seulement un système qui peut se mettre en harmonie avec toutes les améliorations introduites dans la toilette. Ce n'est pas à dire que cette faculté soit donnée à tous les modèles de jupes qui ont été créés et que beaucoup de ceux qui ont eu un instant la vogue ne soient devenus importables par les changements qu'ont subis les vêtements de dessus, mais c'est là la raison de la préférence méritée qui s'attache aux jupes d'acier Tavernier de Lyon, que représente à Paris la maison *Creusy*, 453, rue Montmartre. Non-seulement ces jupes prennent toutes les formes des vêtements qu'elles sont destinées à échafauder (c'est ainsi qu'elles ont retranché leur tournure et suivi la tendance à former la traine que les robes de ville acceptent à l'imitation des manteaux de cour); mais en prévision du retour aux vêtements étroits depuis si longtemps prédit, M. *Creusy* a composé un jupon que pourrait adopter la plus irréconciliable ennemie des jupes bouffantes. Il donne de l'assurance à la démarche et pose gracieusement les robes, sans en augmenter sensiblement le volume.

Pour remplacer l'étoffe des jupes milanaïses qui, quoique variée, se rapporte toujours à un type uniforme, M. *Creusy* en fait fabriquer de nouvelles, qui, sous le nom de jupes françaises, nous paraissent destinées à devenir exclusivement celles du confort élégant.

Les petites brassières si bien coupées, si habilement conditionnées et d'un tissu à la fois si souple et si résistant qui se trouvent également dans cette importante maison, l'emportent aussi comme grâce et comme commodité sur presque tous les anciens corsets et sur beaucoup de ceux que l'on prône actuellement.

La toilette des petites filles n'a pas beaucoup varié. Elle se rapproche toujours plus ou moins de celle des grandes personnes, seulement elle est plus uniforme dans ses ornements. C'est ainsi que pour elles, les petits volants qui ne se voient plus guère aux robes de femmes que dans des combinaisons spéciales, sont employés tout unis.

Deux toilettes de madame *Thoret*, 45, rue Neuve-Saint-Augustin, qui excelle à habiller ces gracieuses petites personnes, sont :

Une robe de popeline grise, à quatre volants francés

qui couvrent toute la hauteur de la jupe. Chacun de ces volants est bordé d'un biais de taffetas écossais. Le corsage est à échelle par devant et par derrière, et les petites manches à double bouffant et à poignet écossais. Le chapeau rond, de feutre noir, bordé de velours, est orné d'un double nœud écossais, retenu par une agrafe byzantine. Les bottines à guêtres sont de taffetas français gris.

L'autre toilette est une robe de taffetas brun à cinq volants, bordés de velours noirs, un chapeau de velours brun, orné d'un nœud de velours noir et d'une aigrette noire et blanche, un manteau à petit collet et à manches larges en tissu algérien noir et blanc, et des bottines de velours noir.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 619.

TOILETTE PARÉE DE DÎNER OU DE GRANDE SOIRÉE.

Coiffure ornée de plumes rouge-Magenta et de plumes noires; deux de chaque côté retombent en arrière.

Robe *Gabrielle*, de taffetas rouge-Magenta, ornée de dentelles noires. (La robe *Gabrielle*, de la maison *Gagelin*, est sans couture à la taille.)

Le corsage décolleté est garni devant de petits volants ourlés, hauts de 4 centimètres dans le haut et de 3 dans le bas.

Une ruche de dentelle noire, garnie d'une haute dentelle noire, forme la berthe sur ce corsage et se continue de chaque côté sur la jupe, en se rejetant gracieusement en arrière. Cette garniture de dentelle est posée à plat sur la jupe; elle s'arrête sous un gros chou composé de dentelle noire et de taffetas.

Deux barbes de dentelle noire, avec une ruche au milieu, retombent et sont maintenues à plat sur la jupe.

Tout le devant de la jupe, entre les deux garnitures, est garni de petits volants qui vont *crescendo* de la taille vers le bas, l'avant-dernier ayant 10 centimètres.

Le dernier volant, ayant 25 centimètres, fait tout le tour de la jupe; ce volant a une petite tête ruchée dans toute la partie où il est seul.

La manche est courte et bouffante, recouverte d'une dentelle noire qui dépasse la berthe.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de velours impérial blanc, garni d'une longue plume blanche et de dentelles et doublé de velours noir.

La passe et le fond sont tout à fait unis, le bavolet de velours impérial est très bas; il est garni d'une haute dentelle.

A cheval, sur le chapeau, il y a une *Jeannette* liserée de satin et garnie de chaque côté d'une dentelle.

Une longue plume blanche est couchée à plat sur le chapeau, descend sur la calotte et retombe sur le milieu du bavolet.

Sous la passe, le bandeau se compose d'une touffe de baies d'or, d'où partent deux petites plumes blanches.

Une touffe de baies de sorbier garnit le côté du dessous.

La garniture des joues est de dentelle blanche, avec un petit velours noir (tout ce qu'il y a de plus petit), passé dans les fronces.

Robe de taffetas gris, ornée de ruches chicorées de taffetas blanc et de petites ruches de dentelle noire.

Corsage montant; taille ronde. Le devant du corsage est boutonné devant et forme deux revers bordés d'une chicorée blanche, avec une petite ruche de dentelle noire au milieu.

Les ruches des revers se réunissent et descendent jusqu'à la ceinture au milieu devant.

La manche, très ample, est plissée à la saignée.

Les plis sont cachés sous une patte bordée par la garniture.

La garniture entoure le bas de la manche.

La jupe a huit lés taillés en *pointe* dans le haut : Un devant, un derrière et trois de chaque côté.

Sur chaque couture, il y a une garniture qui descend en s'arrondissant à 12 centimètres au-dessus du bas de la jupe. Toute cette garniture est composée d'une ruche blanche, avec une petite ruche noire, comme celle que nous avons expliquée pour le corsage.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet garni de rubans mauve. Une dentelle forme la passe, et de chaque côté il y a des choux de rubans de taffetas. Le fond est mou et de tulle blanc. Une grande dentelle noire est posée en fanchon ; elle est retenue sur la passe par une grosse ruche découpée et un chou sur le milieu. Quatre épingle d'or reliées par des chaînettes fixent cette fanchon sur le fond. Un volant de dentelle noire retombe en bavolet.

N° 2. Bonnet Marie-Stuart orné de ruban rouge Solferino. Le fond est mou ; il est recouvert par un rond composé d'entre-deux brodés et d'une dentelle-guipure. Un nœud garnit le dessus ; une ruche triple de ruban n° 30 garnit les côtés. Une bande de guipure garnit le tour derrière, partant entre la ruche des côtés et garnissant le cou.

N° 3. Bonnet Charlotte. Fond mou composé d'entre-deux brodés et de valenciennes posés en biais. Deux bandes rehaussées de valenciennes et relevées derrière à la nuque forment la garniture. Une grosse crête de valenciennes garnit le dessus de la tête.

N° 4. Bonnet Fanchon. Deux fanchons de tulle de soie brodé blanc garnis de blondes composent tout le fond. Tout le devant est orné d'une blonde coquillée ayant dans chaque vide une coque de ruban. Un nœud plat du même ruban forme le milieu dessus.

N° 5. Robe de petit enfant. Cette robe se compose de bandes festonnées formant des volants, et de parties bouillonnées coupées par une bande festonnée de chaque bord et froncée en petite ruche. Un entre-deux brodé ondule sur le devant avec petits boutons de linge dans chaque vuide. Sur le côté il y a une grande ceinture.

N° 6 et 8. Col et manche ; *parure* nouvelle. Ce col et cette manche se composent de petites bandes en *droit-fil*, sur lesquelles sont posées de petites garnitures de mousseline ourlée très froncées. Cette garniture est coupée par des pattes de velours noir. Chou de bouclettes de velours noir. Le poignet est assez large pour laisser passage à la main.

N° 7. Col Louis XIII. Ce col se compose d'entre-deux de guipure posés en biais, séparés par des pattes de tulle-Bruxelles avec fleurs brodées réappliquées. Une haute guipure un peu soutenue garnit le bas.

N° 9. Manchette assortie au col n° 7.

N° 10 et 12. Parure brodée à petites pattes. Le col et la manche se composent de petits carrés de mousseline sur lesquels sont appliquées des fleurs brodées. Chaque petit carré est séparé par un entre-deux brodé. Au col et à côté de la manche il y a une rosette de valenciennes ayant une boutonnière. A chaque extrémité il y a une patte brodée garnie de valenciennes.

N° 11 et 13. Col et manches simples. Trois petites bandes de mousseline brodée et terminées par un rang de piqûres sont *montées* sur un dessous plat.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les *Patrons-modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle*, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des *Patrons de grandeur naturelle* de tout ce qui comporte la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les *Modes de l'Enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de *Patrons de grandeur naturelle* des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'étranger.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henry Picart, rue des Petites-Écuries, 49, à Paris.

Courrier de Paris.

Il y a des chroniques qui peuvent être fécondes en faits, comme il y a des siècles féconds en miracles. Cela dépend du temps, des saisons, de la semaine de l'année où l'on se trouve, de la pluie et du soleil, du froid et du chaud, mais jamais du chroniqueur. — Est-il besoin de le prouver ? Si mes lectrices avaient le malheur de pouvoir jeter un coup d'œil à la dérobée sur l'amas de notes et de petits papiers accumulés devant moi, sur le tas de livres que j'ai à ma droite, de programmes et de prospectus que j'ai à ma gauche, elles ne me plaindraient que de l'embarras où je suis de savoir par où commencer. Actes de probité à signaler, bonnes nouvelles à annoncer à mon public, services à rendre à celui-ci, justice à celui-là, et que sais-je, sans compter les traits

manches simples. Trois petites bandes terminées par un rang de piqûres sur plat.

à nos abonnés trois publications MOISES PARISIENS. Patrons nouveaux dans les meilleures maisons et à pouvoir être garantis parfaits.

DE LA COUTURE. — Les Patronnières donnent, chaque mois, des Patronnages, d'après les gravures de Modes, Robes, Corsages, Manches, Pliures, Mantelots, Fantaisies, Costumes de mazzines, et tout ce qui concerne la

ESSENE. — La Lingère Parisienne des Patrons de grandeur naturelle et la lingerie: Bonnets, Camisoles, Broderies, Fichus, Pantalons de

ESTANCE. — Les Modes à l'Espagnol, une feuille couverte de Patrons de des différents vêtements de petite taille, depuis le premier âge jusqu'à ce qu'on sait rendre si coquette et si

publications sont accompagnés d'explications qui s'expliquent parfaitement et ne nécessitent aucune application utile, non-compréhensibles qui s'occupent spécialement, mais encore dans toutes

ditions entre 6 francs par an ou sur l'étranger.

ces trois ensemble ou séparément, et à M. Henry Picart, rue des Fossés-Saint-Jacques, n. 10.

rier de Paris.

qui peuvent être livrées en blanc, ou en blanc et noir. Cela détermine de la semaine de l'année où elles se font, du soleil, du froid et du chaud.

de chroniqueur. — Est-il de belles lectures avant le milieu de l'été? d'été à la débâcle sur l'année dernière accumulée devant moi, sur la droite, de programmes et à ma gauche, elles ne me paraissent pas si je suis de servir par moi-même à signaler, dans les moments de service à rendre à celui-ci, me suis-je, sans compter les trois



Imprimerie de M. J. B. de Brissot, 32, Paris.

619 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Haute Lingerie de la M^{me} Colas, rue Vivienne 47.

... et les grands dévouements,
qui sont de bonnes actions outre qu'
... de conscience, de cœur, d'esprit et d'
... lui.
... vous n'a entendu parler de la prise
... de Beauval, une belle jeune
... le monde avec lequel elle a rompu
... par caprice et par dépit, mais avec
... admirable que lui a inspiré un grand
... le sujet de toutes les conversations e
... de carottes. Pour ma part, je le confesse
... qu'il en parût moins, et si du fu
... la nouvelle carmélite pouvait savoir qu
... et si simple a donné lieu à tant de
... sans convenir qu'elle le regretterai
... de sa trop voulu faire de cette cérémon
... spectacle; on lui a donné une mise
... sur son compte. Je blâme très sérieusem
... au fond, je le sais bien, que de louer,
... raison, mais pourquoi en faire un brui
... des dévots? Que les assistants de cet
... profondément émus, je le comprend
... même en voyant tomber sous le ciseau
... sur une de mademoiselle de Beauval, je
... de la larme leur soient venues aux ye
... pour une fille étendue sur la froide da
... du cercueil et écoutant
... autour d'elle, c'est
... de mademoiselle de Beauval,
... d'habitude qu'on donnât une telle public
... à cette jeune fille la religion d
... de l'âme. Précisément parce que ma
... devant tant les murs du cloître entre
... d'être convenable que la publicité s'ab
... d'usage d'émotion et de larmes.
... exemple qu'on entend prêcher? Des
... elles-ci ne se prêchent pas, elles s'
... d'opinion, quand on a la vocation e
... un certain lagon. Toutes les saintes femm
... de convents s'y sont point entrées par des
... de leur fiancé; tant d'honnêtes person
... qui ont le monde le rang que leur assign
... d'indigne ont pu perdre un fiancé
... d'homme, ou mari, et elles ont montré l
... de ces graves circonstances. Il n'y
... aux jeunes personnes: voilà ce que vo
... de telle ou telle circonstance. Il faut
... de Beauval a grand
... de telle ou telle autre femme peut ne
... d'opinion au lieu de le blâme.
... dans les en commençant que la saiso
... dans les richesses qui embarras
... d'air froid, il a fait d'épais brouill
... d'air; c'est plus qu'il n'en faut pour
... les marmottes et sur les pavés de Par
... de petits drames dont il convient aux bo
... de ne laisser ignorer ni les péripé
... à leurs enfants; car c'est une
... dans le cœur de ceux-ci, le plus bea
... la charité, cette charité qui,

de bienfaisance, et les grands dévouements, et les bons livres qui sont de bonnes actions outre qu'ils sont des œuvres de conscience, de cœur, d'esprit et d'intelligence tout à la fois.

Qui de vous n'a entendu parler de la prise de voile de mademoiselle de Beauval, une belle jeune fille, riche et fêtée dans le monde avec lequel elle a rompu soudainement, non par caprice et par dépit, mais avec une résolution inébranlable que lui a inspiré un grand désespoir? Ça été là le sujet de toutes les conversations et de beaucoup de chroniques. Pour ma part, je le confesse, j'eusse souhaité qu'on en parlât moins, et si du fond de sa retraite la nouvelle carmélite pouvait savoir que son acte si grand et si simple a donné lieu à tant de commentaires, je suis convaincu qu'elle le regretterait de toute son âme. On a trop voulu faire de cette cérémonie imposante un spectacle; on lui a donné une mise en scène que, pour mon compte, je blâme très sérieusement. Il ne s'agissait au fond, je le sais bien, que de louer, d'exalter cette résignation, mais pourquoi en faire un bruit si formidable au dehors? Que les assistants de cette scène aient été profondément émus, je le comprends; qu'ils aient frissonné en voyant tomber sous le ciseau la belle chevelure noire de mademoiselle de Beauval, je le conçois; que les larmes leur soient venues aux yeux à la vue de cette jeune fille étendue sur la froide dalle de la chapelle, couverte du drap mortuaire et écoutant vivante le *de profundis* bourdonner autour d'elle, c'est naturel. Mais à coup sûr, ni mademoiselle de Beauval, ni sa famille ne demandaient qu'on donnât une telle publicité à un acte qu'inspiraient à cette jeune fille la religion du cœur et la religion de l'âme. Précisément parce que mademoiselle de Beauval mettait les murs du cloître entre elle et le monde, il était convenable que la publicité s'abstint de tout cet étalage d'émotion et de larmes.

Est-ce un exemple qu'on entend prêcher? Des résolutions comme celles-là ne se prêchent pas, elles s'accomplissent spontanément, quand on a la vocation et l'âme faite d'une certaine façon. Toutes les saintes femmes qui peuplent les couvents n'y sont point entrées par désespoir d'avoir perdu leur fiancé; tant d'honnêtes personnes qui occupent dans le monde le rang que leur assignent le cœur et l'intelligence ont pu perdre un fiancé, mieux qu'un fiancé souvent, un mari, et elles ont montré le courage qui convient en ces graves circonstances. Il n'y a donc pas à dire aux jeunes personnes: voilà ce que vous devez faire en telle ou telle circonstance. Il faut laisser agir le cœur. Mademoiselle de Beauval a grand mérite d'avoir pris le voile, telle autre femme peut ne le pas faire sans encourir aucunement le blâme.

Je vous disais bien en commençant que la saison entrainait pour beaucoup dans les richesses qui embarrassent un chroniqueur. Il a fait froid, il a fait d'épais brouillards ces jours derniers; c'est plus qu'il n'en faut pour faire surgir dans les mansardes et sur les pavés de Paris de ces milliers de petits drames dont il convient aux bonnes mères de famille de ne laisser ignorer ni les péripéties, ni les dénouements à leurs enfants; car c'est une occasion d'éveiller dans le cœur de ceux-ci, le plus beau de tous les sentiments, la charité, cette charité qui, selon

l'expression de Bossuet « est tout le christianisme ».

Je n'invente pas l'histoire que je vais raconter; elle a une date de quelques jours. Écoutez et apitoyez-vous. Donc, un de ces jours derniers, on vit, à quatre heures du matin, au poste de police du Port-au-Blé, toute une famille, composée de la vieille grand-mère, d'une jeune femme de vingt-trois ans et de ses deux petits enfants. Ces pauvres gens venaient demander asile. Ils grelotaient de froid. Malgré leur dénûment apparent et la souffrance peinte sur leur visage, ils avaient un extérieur de décence et d'honnêteté qui les faisait distinguer à première vue des vagabonds ordinaires et qui prévenait en leur faveur.

Questionnée, la jeune femme raconta, non sans verser des larmes, qu'on les avait mis à la porte d'un garni où ils logeaient à Vaugirard, parce qu'ils n'avaient pu payer une somme de 5 francs dont ils étaient redevables. Ils erraient depuis longtemps dans la nuit froide et humide, et c'est en voyant ses petits enfants près de succomber à la fatigue, que la jeune mère s'était décidée à réclamer du secours.

On s'empressa d'admettre cette malheureuse famille dans le poste et de lui faire place près du poêle. Informé de ce qui se passait, le syndic des forts fit parmi eux une collecte, laquelle produisit 35 francs. En même temps l'une des dames factrices à la Halle offrit de loger gratuitement pendant trois mois ces honnêtes gens.

Ils étaient venus à Paris dans l'espoir d'y retrouver le mari de la jeune femme qui, depuis trois ans, l'avait abandonnée avec ses deux petits enfants. On a recherché cet homme, et l'on a découvert qu'il était employé en qualité de cantonnier dans le service de la salubrité. Il y a lieu d'espérer qu'un rapprochement s'opérera entre le mari et la femme, et que la position de toute la famille s'améliorera.

Est-ce trop demander que de dire aux mères: apprenez à vos enfants combien il y a de misères de ce genre dans Paris, et combien de petits enfants comme les vôtres, meurent de froid et de faim! Les chroniqueurs n'ont pas l'autorité nécessaire pour donner de tels conseils; cette autorité appartient de droit aux écrivains qui, comme M. Jules Delbrück, savent faire de si bons et de si beaux livres, si utiles pour la jeunesse et pour l'enfance. L'exemple, le conseil, l'enseignement, tout cela est de son ressort, et je vous prie de croire, ô mères! qu'il s'en tire admirablement, et de façon à vous plaire, ô enfants!

M. Jules Delbrück s'est dévoué, depuis bien des années, à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse par la plume qu'il manie à merveille. S'il en est parmi mes lectrices qui ne connaissent pas cet aimable écrivain (cela me surprendrait fort), et qui ne savent pas quelle douce et bonne morale il enseigne aux enfants, qu'elles recourent bien vite au charmant et splendide livre que vient de publier M. J. Delbrück sous le titre: *Récréations instructives* (1). Le titre dit beaucoup, la composition de l'œuvre en dit bien davantage. L'idée est ingénieuse; en outre elle est facilement accessible à l'intelligence de la jeunesse, par une heureuse combinaison de magnifiques

(1) Borrani, éditeur, rue des Saints-Pères, 9.

dessins coloriés joints au texte dû à la plume d'écrivains spéciaux dont quelques-uns brillent au premier rang de notre littérature contemporaine. C'est l'instruction pratique et agréable, c'est la morale émouvante et simple ; on s'instruit en ce beau livre, par l'esprit, par le cœur, par les sens tout à la fois. On parle déjà d'étrennes à donner. Puisque le moment approche de prononcer ce mot, parlons-en ; certes, je vous le dis en toute sincérité, je ne connais pas de plus belles étrennes à donner à la jeunesse que l'ouvrage de M. Delbrück.

Ce livre, qui traite de tout et d'une façon si merveilleuse, me fournit matière tout naturellement à vous annoncer un acte tardif, mais bien senti de reconnaissance. Il y avait au commencement du XIV^e siècle, un modeste ouvrier nommé *Baptiste Cambrai*, qui le premier tissa cette toilette que vous connaissez tous, et dont beaucoup de personne ne savent peut-être pas le nom de l'inventeur. Baptiste Cambrai a fait la fortune de sa ville natale et de toute une partie de la France. A peine songeait-on même à Baptiste Cambrai, quand ses compatriotes parlaient de la *batiste* ! Mais l'un d'eux, un sculpteur de talent et de cœur, M. Guerlain, vient de reproduire l'image de l'humble ouvrier de Cambrai, qui mérite bien à coup sûr de prendre place à côté des plus grands hommes.

De la lecture d'un bon livre, et de l'œuvre d'un bon cœur à de la bonne musique, il n'y a pas loin. Tout ce qui est bon et beau se touche, se ressemble et s'assemble. Sans autre forme de procédé, je vous demanderai si vous avez assisté au concert donné le 47 novembre dans la salle du Grand Orient de France, pour une œuvre de secours ? Les artistes de talent ne manquent jamais d'apporter le tribut de leur talent à ces solennités. Ce sont des occasions où ils tiennent à briller, et leur cœur les y pousse plus que l'ambition d'un succès. Au concert dont je vous parle, la foule qui s'y pressait a applaudi avec enthousiasme une pianiste d'un très grand mérite, madame Pithon-Chéret. On ne joint pas plus de sentiment à plus de finesse dans l'exécution ; plus de brillant à plus d'élévation, rarement on rencontre l'émotion unie à tant de sûreté et à une méthode plus complète. Le succès de madame Pithon-Chéret a été complet ; il a été double, car l'artiste et la femme y ont eu chacune sa large part.

J'en appellerais volontiers, pour confirmer mon jugement, à l'opinion de Stamaty, cet habile professeur qui a assez de talent pour enseigner encore aux professeurs ! Qui ne connaît le nom de M. Stamaty ? Qui ne sait de quel goût il est doué, et quelle science profonde il apporte dans l'enseignement, et quel goût il inculque, à force de patience, à ceux mêmes qui paraissent en manquer le plus ? M. Stamaty a une ambition très bien justifiée, celle de faire des professeurs. Il entend rivaliser avec le Conservatoire. Heureusement son talent et son expérience sont à la hauteur de son ambition. M. Camille Stamaty vient d'ouvrir un cours de piano pour les jeunes gens et pour les jeunes filles qui se destinent au professorat et à la carrière artistique. Ce n'est pas un cours ordinaire que celui-là ! C'est une véritable école que M. Camille Stamaty a la prétention de vouloir fonder, et tel élève qui obtiendra un premier prix à cette école aura le droit

d'en être aussi fier que s'il sortait lauréat du Conservatoire. Je ne puis que mentionner le fait, c'est une bonne nouvelle que je donne. MM. Pleyel et Wolf vous en diront plus long que moi, mais ils ne vous diront pas avec plus de sincérité que je vous le dis, moi : M. Camille Stamaty est un des premiers professeurs de ce temps !

X. EYMA.

MÉLANGES.

Au moment où S. M. l'Impératrice des Français visite l'Écosse, il sera intéressant de connaître à quelle époque remonte la vieille demeure habitée aujourd'hui par la famille Hamilton. Hamilton-Palace, où se trouve en ce moment l'Impératrice, est la plus noble et la plus ancienne résidence d'Écosse ; c'est la seule qui ait droit, après les résidences royales, au titre de palais.

Le château, d'une construction et d'une architecture magistrale, date du XIV^e siècle ; il est du style de l'époque d'Elisabeth la Grande et du roi Jacques I^{er}.

Rien n'égalait la majestueuse configuration de cet édifice sévère et élégant à la fois, contrastant avec les riantes perspectives qui l'entourent.

En face s'étend l'île d'Arran, qui forme avec l'île de Brute le comté d'Arran.

Cette île, d'une étendue de plus de 4000 hectares, est baignée par la Clyde, qui la fertilise. Emaillée de prairies, de champs richement cultivés et de bouquets d'arbres accidentés, elle réunit par sa situation exceptionnelle, au prestige du paysage le plus animé, les bienfaits d'un air pur et vivifiant.

Ossian, dit-on, y a passé les dernières années de sa vie.

Hamilton-Palace est à quelques milles de Glasgow.

Le duc actuel est un homme de suprême distinction ; c'est le grand seigneur écossais par excellence ; chez lui s'exerce une hospitalité princière et bienveillante tout à la fois. Il est né le 18 février 1844, a épousé le 23 février 1843 la princesse Marie de Bade, dont il a eu trois enfants : une fille, aujourd'hui mariée, et deux garçons, l'un né en 1845 et l'autre en 1847.

Le duc d'Hamilton, marquis de Douglas et de Clydesdale, possède en Écosse, outre son gouvernement du palais d'Holy-Rood, cinq résidences seigneuriales, savoir :

Hamilton-Palace, dans le Lamarkshire ; Kinniel House, dans le Linlithgowshire ; Brodick Castle, dans le Buteshire ; Ashton Haull, dans le Lancashire, et Easton-Parc, dans le comté de Suffolk.

L'Académie des Beaux-Arts vient d'élire un membre dans la section de peinture, en remplacement de M. Hersent.

L'élection a été très laborieuse. Il y a eu douze tours de scrutin, presque autant que de candidats ; mais, dès le

premier tour, sur 37 votants les voix se sont réparties sur dix d'entre eux seulement, savoir : M. Hesse, 9 voix ; M. Lehmann, 6 ; M. Meissonnier, 6 ; M. Signol, 5 ; M. Larivière, 3 ; M. Cabanel, 3 ; MM. Gérôme, Yvon, Rouget, Hébert, chacun 1 voix. Une voix a été perdue.

Au 12^e scrutin, M. Signol a été élu par 22 voix contre 13 données à M. Meissonnier ; 2 voix sont restées fidèles à M. Hesse.

* *

Dans sa séance du 16 novembre, l'Académie des Beaux-Arts de Berlin a nommé membres correspondants les artistes français suivants : MM. Fleury et Cogniet, peintres d'histoire, et M. Duban, architecte.

* *

On fait disparaître en ce moment les échafaudages qui ont servi à élever les nouvelles constructions du palais des Beaux-Arts en face le quai Malaquais. Une grande porte cintrée donnera accès au public dans le nouveau palais. Un double et large escalier de pierre conduira dans la galerie du haut, éclairée du côté du nord par douze fenêtres et par trois baies en œil-de-bœuf. Une spacieuse galerie qui sera, dit-on, consacrée à l'exposition permanente des moulages conservés dans les magasins du Louvre, doit relier les bâtiments dont il s'agit à ceux de l'ancienne école qui occupe, comme on le sait, tout l'emplacement de l'ancien couvent des Petits-Augustins.

* *

Aux Tuileries, on poursuit très activement de grandes réparations dans un des pavillons du milieu, faisant partie de l'ancien château Philibert Delorme, et l'on remanie, au premier étage, la chambre à coucher de l'Impératrice, qui était celle des rois Louis XVIII et Charles X. Ces travaux ne sont que provisoires, car on est toujours dans l'intention de reconstruire le palais sur un plan entièrement neuf.

* *

Nous avons déjà parlé du parc de Monceaux et des trouées qu'on y faisait pour faire passer les nouveaux boulevards. Aujourd'hui les travaux de nivellement se dessinent et l'on peut déjà voir que si ce beau vestige des anciennes splendeurs du XVIII^e siècle n'est pas complètement détruit, il sera au moins fortement ébréché. Toutefois, comme il était à peu près interdit au public, le public saura gré de ce dont on va lui donner la jouissance.

Le pont, le château de la Barbe-Bleue, l'ancre de Polyphème, la Naumachie seront conservés et restaurés, les beaux arbres des massifs seront respectés. Les fleurs, ce luxe qui manquait à Monceaux, seront prodiguées en plates-bandes et en massifs, comme aux Champs-Élysées, et une nouvelle cascade sera ménagée dans l'un des plus beaux sites.

Le parc sera clos sur trois faces par des grilles d'un modèle uniforme, élevées par les propriétaires riverains. Entre ces grilles et les hôtels à construire, maisons de luxe d'où sera exclu tout commerce, régnera une zone de

parterres en bordure sur le parc, dont elle prolongera la vue. Sur la quatrième face, celle qui maintenant est longée par l'ancien boulevard extérieur, s'élèvera une grille dessinée dans le style riche et élégant de la fin de Louis XV. Elle aura des proportions tout à fait monumentales. Le nouveau jardin sera entouré par une allée de ceinture donnant accès aux jardins des hôtels, et traversé par deux allées carrossables de quinze mètres de large. Tout le reste, sur une superficie de deux hectares, sera livré exclusivement aux piétons.

Quatre entrées seront ouvertes : la première en face de l'avenue Monceaux, venant de la place de l'Étoile ; la seconde sur l'ancien boulevard extérieur, en face de deux grandes voies projetées à travers la plaine des Batignolles, et aboutissant aux deux côtés de la Rotonde ; la troisième sur le boulevard de Malesherbes, et la quatrième sur la rue de Valois, à l'intersection des rues de Lisbonne et de Messine.

* *

Voici ce qu'on lit dans une correspondance, relativement au nouveau palais de la Bourse de Marseille :

Les dépenses totales de ce monument, évaluées dans le principe à 5 millions de francs, s'élèvent aujourd'hui à 9 millions. M. Lepautre, horloger de Paris, est ici depuis quinze jours avec trois de ses ouvriers ; il installe une magnifique horloge, coûtant 38,000 fr. et qui n'a pas son égale dans le monde. Elle est plus belle que celle de la Bourse de Londres, qui passait pour le modèle du genre. Cette horloge a, indépendamment du grand cadran marquant l'heure de Marseille, quatre petits cadrans donnant les heures de Trieste, de Paris, de Cadix et de Constantinople. La grande salle d'honneur de la chambre de commerce est magnifique. Il est question d'y faire une cheminée dont le devis s'élève à 40,000 fr.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

LA DOT D'OLIVETTE.

Kerglus marchait à grands pas, la tête en l'air, le nez au vent, sur la route qui conduit de Brest à Guipavaz. Son chapeau de toile cirée était fièrement posé sur l'oreille ; le large col de sa chemise bleue s'étalait avec orgueil sur une veste à boutons de cuivre reluisants comme l'or ; son pied, chaussé d'escarpins, était leste et coquet ! en un mot, Kerglus avait l'air tout à fait crâne et gentil.

Sa bonne figure ronde souriait et reflétait à peine dix-sept ans, malgré le hâle vieillissant que l'atmosphère marine et le soleil du tropique lui avaient imprimé. Dans ses yeux il était facile de lire le contentement de soi-même, et dans sa marche rapide l'impatience d'un prochain bonheur.

Kerglus, en effet, allait revoir son bourg natal et sa vieille mère, et sa chère sœur Olivette, et sa chaumière, et ses amis. Il était parti mousse ; il

revenait quartier-maître, après une expédition de trois années à travers les océans du globe. Son intelligence, sa bonne conduite et son aptitude au travail l'avaient fait remarquer de son capitaine qui l'avait tout de suite pris en affection. Son intrépidité et son sang-froid dans quelques bourrasques épouvantables où la frégate qu'il montait avait été sur le point d'être engloutie, lui avaient mérité son avancement.

De retour à Brest, et près de repartir pour une croisière dans la mer du Nord, il avait obtenu un congé de trois jours, et son intention était de les employer à se divertir royalement. Grâce à ses longues économies et à la générosité de son capitaine, il avait l'escarcelle la mieux remplie de tous les quartiers-maîtres du monde... Il possédait une somme de cinq cents francs.

— Trente-six mille bastingages ! murmurait-il en se frottant les mains, je n'ai que soixante heures à moi, mais c'est égal, je saurai si bien les remplir, que ça pourra passer pour un mois de plaisir et de fête. Ah ! les amis ! nous allons nous divertir joliment, n'ayez pas peur ; je ne vous ferai pas ronger du biscuit de mer, ni avaler de l'eau trouble ou salée. En avant le vin ! tout ce qu'il y a de mieux ! La volaille à la broche ! Salut au *guin ardent*, comme on dit au pays ; l'eau-de-vie fait la gaieté ! Mais, une minute, ma mère et ma sœur avant tout ? La moitié de ma bourse pour elles, pour elles mes plus beaux napoléons !

A ces mots il se prit à sauter joyeusement, car la pensée d'une bonne action redouble le bonheur ou console les chagrins.

Bientôt il aperçut le clocher dentelé de son village ; son cœur tressaillit ; il se prit à courir. Un quart d'heure après, il était devant la gracieuse chaumière de sa famille.

C'était un dimanche ; sa mère et sa sœur, assises sur un banc de pierre près de la porte, au-dessous de l'unique fenêtre qui éclairait l'intérieur, filaient leur quenouille ; elles semblaient pensives et tristes : leurs regards étaient fixés à terre, et je ne sais quoi de découragé se trahissait dans leurs mouvements. Kerglus s'arrêta un instant à les contempler sans bruit ; il vit une larme furtive tomber des yeux de sa mère sur son tablier de toile grise.

A cette vue il sentit que sa gaieté s'envolait et que son cœur commençait à se gonfler. Il s'approcha doucement et vint s'agenouiller aux pieds de la vieille femme.

— Pourquoi pleurez-vous, ma bonne mère ? dit-il en la pressant dans ses bras.

La mère Kerglus poussa un cri ; alors, reconnaissant son fils, elle éclata de joie, elle le couvrit de baisers et de larmes ; puis, voyant les galons d'or

qui barraient les manches du jeune marin, elle faillit devenir folle de surprise et de bonheur.

Brave femme ! elle aimait son fils, et ce n'était pas sans les plus vifs regrets qu'elle avait consenti à ce que son Kerglus s'engageât dans la marine pour satisfaire un goût déterminé.

— Sainte Vierge ! s'écria-t-elle, déjà quartier-maître, mon cher petit ! Mais c'est une bénédiction du ciel ! Vois donc, vois donc, Olivette, comme ton frère est beau garçon ainsi !

Et elle embrassait encore son fils avec effusion de sorte qu'Olivette, qui avait déposé sa quenouille et qui s'était levée pour souhaiter la bienvenue à Kerglus, ne trouvait pas le plus petit moyen d'en venir à bout.

Enfin les étreintes maternelles se ralentirent, et le jeune marin reçut sa sœur dans ses bras. Sa sœur, plus âgée que lui de quatre ans, avait été pour ainsi dire sa seconde mère ; aussi possédait-elle une bonne part de ses plus douces affections.

Quand la première impression de surprise et d'allégresse se fut dissipée, on rentra dans la chaumière, et tout ce que le babut renfermait de meilleur en beurre, lard et crêpes, fut proprement étalé sur la table.

Notre ami Kerglus avait, comme nous l'avons vu, des intentions gastronomiques qui allaient jusqu'au raffinement ; la collation rustique qu'on lui présentait n'était pas de nature à le séduire beaucoup. Toutefois, il sentit que refuser de lui faire honneur, ce serait sans doute contrarier sa mère et sa sœur empressées à le servir ; il s'attabla donc et déjeuna aussi volumineusement que s'il eût été à la table d'Apicius ou de Trimalcion. Il se promettait bien d'ailleurs que la délicatesse de son souper le dédommagerait de la grossièreté des mets qu'il dévorait avec tant d'ardeur.

Tandis qu'il officiait de la sorte, il n'oubliait pourtant pas qu'il avait trouvé sa mère et sa sœur dans la tristesse et dans les larmes. Ils les interrogea sur la cause de leur chagrin avec toute la sollicitude d'un fils et d'un frère ; mais elles lui répondirent que leurs ennuis avaient disparu à son aspect, et qu'elles ne s'en rappelaient plus le motif.

— Au diable les petits tourments ! s'écria la mère Kerglus en versant à son fils d'un bon vin de Bordeaux qu'elle réservait pour les grandes occasions. Te voilà, mon garçon, nous sommes contentes, c'est tout ce que nous pouvons te dire.

Quand il eut terminé son repas, Kerglus tira gaïement son escarcelle de sa poche ; elle était ventruée comme un pingouin ; il en desserra les cordons d'un air malin et en versa le contenu sur la table, puis il regarda les deux femmes pour jouir de leur étonnement.

La mère Kerglus et Olivette ouvrirent de grands yeux à la vue de tant d'or et d'argent et le félicitèrent beaucoup sur sa fortune. Le jeune marin se prit alors à compter son trésor, et, faisant deux parts égales, offrit l'une à sa mère et remit l'autre dans son escarcelle. A cette action, la mère Kerglus se leva fortement émue, et embrassa encore son fils avec enthousiasme. Sans mentir, c'était pour la dixième fois au moins ; les larmes ruisselaient de ses yeux. Olivette était dans l'admiration ; elle pleurait. Quant à Kerglus, il croyait avoir fait une chose trop naturelle pour en ressentir la moindre vanité.

— Non, non, mon cher petit, lui dit la mère Kerglus, nous ne prendrons pas tes épargnes ; Dieu merci, le peu que nous possédons, joint à notre travail, nous suffit. Garde tout cet argent, il pourra t'être plus nécessaire qu'à nous.

En prononçant ces mots, elle enleva adroitement l'escarcelle des mains de son fils, et, malgré la résistance de celui-ci, elle y remit la part qui lui avait été faite.

— Allez, allez toujours, ma mère, dit Kerglus d'un air fâché, remettez jusqu'à la dernière pièce, qu'est-ce que cela me fait ? Je n'aurai qu'une peine, ce sera de les compter de nouveau.

— Eh ! que veux-tu que nous fassions de tout cela, mon bon Kerglus ? lui dit Olivette en lui serrant la main.

— Quand ce ne serait que pour te faire une dot ? répliqua le jeune marin avec humeur.

A cette réplique, la mère et la fille échangèrent un regard rapide ; une ombre de mélancolie se répandit sur leur visage ; il y eut un moment de silence et d'hésitation qu'Olivette rompit aussitôt.

— Merci, merci, mon frère, fit-elle d'un air pensif, je te suis bien reconnaissante de ton offre généreuse ; mais je n'en profiterai pas : il est probable que je ne me marierai jamais. Va, garde ton argent et amuse-toi bien avec ; je sais que le marin, quand il descend au port, aime à se refaire des fatigues et des ennuis de la mer.

— Mais, ô sœur plus vexante qu'un requin ! s'écria Kerglus moitié rieur, moitié sérieux, est-ce qu'il ne m'en restera pas assez pour toutes les bombances du monde ? Songez donc que je n'ai pas trois jours à passer avec vous !

A peine avait-il lancé cette exclamation, qu'un jeune paysan de bonne mine entra dans la chaumière. C'était un ancien camarade de Kerglus ; la rencontre fut cordiale et l'on trinqua. Notre jeune marin ne jugea pas à propos de continuer devant témoin le différend relatif au partage de son argent ; il se promit d'y revenir plus tard, et de semer les écus sur la route plutôt que de les garder pour lui. Seulement, tout en conversant de choses indiffé-

rentes, il ne manqua pas de décocher de petits traits qui voulaient être piquants, contre l'obstination que certains parents mettent à se refuser aux désirs de leurs enfants.

Son camarade, beau garçon de vingt-deux ans à peine, à l'air doux et bon comme une jeune fille, se rangea de son opinion et déclara formellement que les pères et mères n'existaient que pour le malheur de leur progéniture. Peu s'en fallut qu'il n'arrosât cette déclaration de deux grosses larmes qui venaient de s'arrondir sous ses paupières et qu'il dévora péniblement.

— Eh bien ! lui dit Kerglus étonné, qu'est-ce que tu as donc, mon cher Penaros ? On croirait que tu as envie de pleurer. Es-tu mécontent de ta famille ?

— Quoi ! tu ne sais pas ?... Ta mère et ta sœur ne l'ont donc pas dit...

— Pas un mot de tes peines, mon vieux camarade, répondit Kerglus en lui secouant rudement la main ; peut-on savoir ce qui te chagrine, l'ami ?

— C'est bien simple, mon cher Kerglus : je voudrais me marier avec ta sœur ; Olivette y consent, la mère aussi ; mais mon père y met une condition.

— Une condition ? Et laquelle ?

— Ah ! dame, il existe au milieu de la métairie une grande pièce de terre qui appartient à M. Trévecar, le maître d'école. Eh bien ! mon père veut que ma future m'apporte cette pièce de terre en mariage, afin que je puisse être entièrement chez moi et que je n'aie plus aucune discussion avec M. Trévecar, qui est un peu difficile, le cher homme. Malheureusement, notre digne maître d'école ne veut vendre qu'au comptant, et il veut vendre fort cher ; six cents francs ce qui en vaut tout au plus quatre. Ta mère ne peut disposer de cette somme. J'ai voulu faire comprendre à mon père que la possession de cette pièce de terre ne me rendrait pas plus heureux, et qu'à force d'économie je parviendrais à l'acheter plus tard, ça été comme si je chantais. Mon père m'a répondu que j'entendais mal mes intérêts et qu'il me refusait son consentement. Encore tout à l'heure, il m'a répété la même chose.

— Voyez donc quel horrible père ! dit Kerglus en souriant ; il veut à toute force enrichir son fils en le mariant convenablement ! Si ce n'est pas une abomination !

— Eh ! l'argent ne fait pas le bonheur ! s'écria Penaros.

— Non, mais on prétend qu'il y contribue beaucoup, répliqua Kerglus. Allons, allons, ne désespère pas, mon vieux Penaros, reprit-il d'un air singulièrement moqueur ; ma mère et ma sœur, à force de travail, finiront bien par trouver, d'ici à une dizaine d'années, les six cents francs au bout de leurs que-

nouilles. Alors, si tu as la patience d'attendre, nous verrons à vous unir, Olivette et toi. Que diable veux-tu, mon cher ami, mieux vaut tard que jamais ! je serai de la noce.

Penaros ne goûta pas la plaisanterie ; il devint tout à fait triste. Olivette qui desservait la table, regarda son frère avec une expression de léger reproche. La mère Kerglus le gronda un peu de plaisanter ainsi sur un sujet qui éveillait leurs regrets à tous les trois. Mais la gaieté de tarda pas à revenir.

Le bruit de l'arrivée du jeune marin s'étant répandu dans le village, les gars de l'endroit arrivèrent bientôt pour revoir leur ancien camarade.

On alla au cabaret où les rasades se succédèrent avec une rapidité digne des libations homériques. Kerglus et Penaros burent seuls modérément.

Lorsqu'ils virent que leurs compagnons, fort mal d'aplomb sur leur séant, chancelaient déjà et déraisonnaient de la belle manière, ils s'échappèrent du cabaret. Kerglus alla faire des visites de politesse au maire et au curé, et Penaros se rendit pour l'attendre à la chaumière de la mère Kerglus. Quand le jeune marin rentra, il était tard, le souper attendait depuis longtemps.

— Il paraît que M. le maire et M. le curé t'ont fait jaser sur tes voyages, dit la mère Kerglus ; la soupe aux choux est trempée depuis une heure au moins.

— Bien des pardons, ma mère ; je n'ai pas mal jassé, en effet, et, ma foi ! j'ai oublié l'heure.

— Bah ! nous n'en mangerons que davantage, reprit la bonne femme. Allons, à table ! Attaquez la soupe ; pendant ce temps-là je vais vous faire l'omelette au lard.

— Et nous nous en lècherons les doigts ; car je me rappelle que vous la faites à la perfection, dit Kerglus en servant avec une noble impartialité des assiettes remplies jusqu'au bord... Vraiment, reprit-il, j'avais d'abord envie de mettre en l'air le meilleur cuisinier de Guipavaz ; mais j'ai réfléchi que nulle part on ne *fricote* si gentiment que chez vous ; et je me suis dit que je serais bien bête d'aller dépenser mon argent pour ne pas manger mieux à l'auberge qu'à votre table. Ai-je bien fait, mère ?

— Très bien, mon garçon, très bien.

— Voilà une soupe, dit Penaros, qui ferait revivre un ou plusieurs morts.

— C'est Olivette qui l'a soignée, dit la mère Kerglus, et c'est soigné, on peut le dire, en conscience.

— Ça ne m'étonne pas, répliqua galamment Penaros.

— Eh ! eh ! l'ami Penaros, dit le jeune marin d'un air taquin et sournois, tu ne serais pas fâché, au retour des champs, de trouver chez toi de la soupe

de cette façon. Diable ! tu n'es pas dégoûté, mon vieux, et je serais bien de ton avis ; avec ça que la petite sœur est gentille et bonne à croquer. Décidément il faut que ton honnête père soit dur à cuire, pour ne pas céder à toutes ces grandes considérations ; et, parbleu ! il faudra que j'aie le voir pour tâcher de le mettre à la raison, et pas plus tard que ce soir encore.

— Oh ! l'ami Kerglus, je suis bien sûr que tu n'obtiendras rien de lui. Quand une fois il s'est mis une idée en tête, le diable ne l'en ferait pas démentir.

— Voyez-vous ça, l'entêté ! Mais c'est égal, nous verrons. Suffit.

L'omelette était cuite à point ; la mère Kerglus la servit brillante comme un lingot d'or, à côté d'un plat de choux surmonté d'un magnifique chapiteau de lard ; puis la bonne femme se mit à table, et il se fit un redoublement dans l'activité des mâchoires de nos quatre convives.

Après souper, Kerglus se rendit chez le père Penaros, tandis que sa mère, sa sœur et son camarade allèrent se promener aux environs du village, dans de jolies avenues tapissées d'herbe fleurie et couvertes d'un berceau de feuillage. On appelle ces avenues des *coulées* au pays. Kerglus les y rejoignit bientôt ; il avait l'air contrit et leur annonça que le papa Penaros était inexorable, qu'il ne voulait rien rabattre de son exigence.

En disant cela, Kerglus se mordit la lèvre comme s'il eût voulu réprimer un sourire à la vue de la piteuse mine de son pauvre ami.

— Je te l'avais bien dit, Kerglus, fit Penaros tristement.

— Hélas ! que veux-tu, mon cher, il faut bien en prendre son parti.

— Tu en parles bien à ton aise, toi, camarade ; si tu étais à ma place...

— Si j'étais à ta place, répliqua Kerglus avec gaieté ; peste ! je ne désespérerais pas si vite. Ecoute, l'ami, viens demain soir à la maison, après ton travail ; nous souperons encore ensemble ; n'est-ce pas, mère, que tu ne demandes pas mieux ?

— Certainement, certainement, mon garçon.

— Le père Penaros, reprit Kerglus, m'a promis d'être aussi des nôtres pour fêter ma bienvenue en même temps que mon prochain départ. Eh bien ! nous lui parlerons de la chose entre la poire et le fromage, comme on dit. Olivette nous soignera encore une soupe dans le genre de celle de ce soir ; la mère fera sauter le bouchon de deux de ses bouteilles en réserve ; tout cela mettra le bonhomme Penaros en belle humeur ; et, où le diable s'en mêlera, où je compte bien que ce repas sera celui de vos fiançailles.

Penaros hochha silencieusement la tête, Olivette regarda son frère avec des yeux où se reflétait je ne sais quoi de soupçonneux et d'inquiet. Kerglus prit aussitôt l'air le plus calme et le plus insoucieux du monde. Quant à la mère Kerglus, elle ne songeait en ce moment qu'à la composition de son souper pour recevoir le plus honorablement possible son compère Penaros.

Le lendemain soir, Olivette dressa la table, elle la couvrit d'une nappe blanche, luxe inouï chez les pauvres paysans bretons. Au lieu de cinq couverts, la jeune fille en mit dix ; car son frère avait invité dans la journée cinq personnes de plus. Le père Penaros et son fils furent les premiers arrivés ; puis vinrent deux parents des Kerglus et deux des Penaros.

On n'attendait plus que le jeune marin et un convié dont on ignorait encore le nom. Kerglus arriva enfin ; il était accompagné du notaire de l'endroit.

— Voici monsieur le notaire, dit Kerglus ; il veut bien honorer notre souper de sa présence. C'est bien aimable à lui, n'est-ce pas ?

Tous les conviés s'inclinèrent devant le nouveau venu, homme d'une apparence toute rustique ; sa physionomie était ouverte et spirituelle.

— Bonjour, mère Kerglus, bonjour, père Penaros, bonjour la société, dit-il en riant. Eh bien ! il paraît que nous soupions ensemble. Oh ! oh ! ça sent la chair fraîche ici ! Gare les indigestions !

Les conviés se prirent à rire à gorge déployée. Il y avait dans ce bon gros rire quelque chose qui sentait un appétit dévorant.

— A table ! s'écria la mère Kerglus.

La compagnie fit un mouvement pour se placer ; mais le notaire l'arrêta court.

— Un instant, messieurs, un instant, dit-il, peste ! comme vous êtes pressés de jouir ! Mais nous avons un contrat à signer avant de nous mettre à table.

— Un contrat ! s'écria-t-on.

— Eh ! parbleu ! oui, un contrat, reprit le notaire en souriant malicieusement et en tirant de sa poche un rouleau de papier, une plume et une écriture. Est-ce que le père Penaros ne marie pas son fils avec la fille de la mère Kerglus ! Je ne sais pourquoi vous faites les étonnés.

Une profonde stupéfaction se peignit sur tous les visages, excepté sur le visage de Kerglus, que le notaire regarda avec un sourire d'intelligence. Le père Penaros semblait abasourdi. La mère Kerglus, au comble de la surprise, tenait la queue d'une poêle et laissait roussir son beurre.

— Vous voilà bien surpris, reprit le notaire ; qu'est-ce que cela a donc de surprenant ?

— Mais, monsieur le notaire, s'écria enfin le père Penaros, revenu de sa stupéfaction, je n'ai

jamais consenti à marier mon fils, et je n'y consentirai jamais, à moins que...

— A moins que la future n'apporte en dot la pièce de terre enclavée dans la métairie de votre fils ?

— Tout juste, mon cher monsieur.

— Eh bien ! hier, dans mon étude, cette pièce de terre a été vendue pour cinq cents francs. En voici le contrat de vente, Penaros ; lisez. L'acquéreur n'est autre que Kerglus lui-même, qui fait donation de sa propriété à sa sœur Olivette.

— Kerglus ! murmurèrent les assistants avec admiration.

— Oui, Kerglus, dit le jeune marin en s'avancant vers sa sœur et sa mère qui pleuraient de joie ; Kerglus qui eût fait ce que vous eussiez fait tous, mes maîtres, qui assure l'avenir de sa bonne et chère Olivette, en lui consacrant ses épargnes, et en se privant sans regrets de quelques folles dépenses. Ainsi, vive la joie ! signons le contrat, et mettons-nous à table !

Olivette voulut d'abord refuser la donation de son frère ; mais elle comprit que ce serait désobliger ce noble cœur. Le notaire, qui connaissait la position des parties, avait d'avance fait dresser le contrat de mariage dans les formes. Ce contrat était d'une exactitude scrupuleuse ; il reçut la signature de tous les témoins ; après quoi l'on ouvrit le repas des fiançailles, qui fut plein d'entrain et de bonne humeur.

La journée du lendemain fut employée à un gala chez le père Penaros, mais vers quatre heures, Kerglus, obligé de se trouver à Brest pour l'appel du soir, fit ses adieux à la société. Tout le monde pleurait.

Il partit la bourse et le cœur légers ; une larme brillait sous sa paupière ; et le sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

— O ma mère ! ô ma sœur ! murmura-t-il, vous allez être heureuses, Dieu soit loué !

Alors, il se prit à fredonner une chanson guerrière et marcha vite et en cadence, comme pour s'étourdir sur les regrets du départ.

Kerglus ne revit le village de Guipavaz que deux ans plus tard ; nous avions alors la guerre avec l'Angleterre, et le jeune quartier-maître, aussi courageux marin qu'il était bon fils et bon frère, avait gagné, au bruit du canon, la croix et le grade de maître d'équipage. A force d'intrépidité, de persévérance et de travail, il est devenu par la suite enseigne, puis lieutenant, puis capitaine de frégate. Une récente promotion vient de l'appeler au grade de capitaine de vaisseau. A bord, les vieux matelots, d'ailleurs fort difficiles sur ce chapitre, l'ont surnommé *le brave*. Dans sa famille, qui s'est toujours

ressentie de son avancement, on ne l'appelle que *le bon Kerglus*.

D'ailleurs, la véritable bravoure et la véritable bonté marchent presque toujours de compagnie.

Étienne ENAULT.

LES BANDITS NOIRS.

(Voyez le numéro précédent.)

Cette trahison de Fabulé mérite d'être expliquée au point de vue de sa double haine contre les colons et contre Macandal.

Il savait que les premiers ne s'étaient engagés si résolument dans cette campagne que dans l'espérance d'être vigoureusement soutenus par lui, et que sans son secours, ils rencontreraient une défaite complète. Mais une pareille attaque ne pouvait pas non plus être dirigée contre Macandal sans que celui-ci éprouvât quelques pertes.

Fabulé avait compté sur ce double résultat : la défaite des blancs et l'affaiblissement de son rival. En arrivant tardivement sur le champ de bataille, il recueillait plus facilement le fruit de sa trahison, il achevait la ruine de Macandal, et nécessairement il avait ensuite meilleur marché des blancs, surtout avec le secours des Caraïbes qu'il avait, on se le rappelle, convoqués en armes.

C'était là la cause de l'immobilité de Fabulé au milieu de cette agitation de la montagne Pelée.

Macandal, arrivé sur la limite du camp de son ennemi, fût arrêté par un : « Qui vive ! » lancé d'une voix formidable.

— Je suis Macandal, répondit-il.

A ce nom un cri général s'éleva dans le camp, et en moins de cinq minutes tous les nègres furent sur pied.

Macandal s'avança résolument. Sa haute stature, sa force herculéenne bien connue de tous et éprouvée par quelques-uns, la hardiesse de sa tentative, l'immense prestige qu'il exerçait sur l'esprit des esclaves, imposèrent à la troupe de Fabulé. Il pénétra donc jusqu'au milieu d'eux sans qu'un seul eût fait un mouvement pour l'arrêter.

— Menez-moi à votre capitaine, dit-il aux nègres, j'ai besoin de lui parler ; un grand danger nous menace tous, vous, lui, moi et mes soldats.

L'éclat avec lequel le nom de Macandal avait retenti dans le camp, servit d'avertissement à Fabulé qui accourut, le visage resplendissant d'une joie à laquelle se mêlaient des éclairs de férocité.

— Cernez-le bien ? cria le nègre, et qu'il ne s'échappe pas ?

Macandal haussa les épaules en voyant le cercle de poitrines nues et de têtes crépues qui s'était formé autour de lui. Il s'avança vers Fabulé :

— Oh ! je te tiens donc ! murmura celui-ci.

— Tu es fou, compère, répliqua Macandal ; et si tu savais quels bons avis je t'apporte, tu me tendrais la main, et nous ferions bonne alliance. Les blancs, continua-t-il, ont entrepris la destruction des *marrons* ; ils ont commencé par moi, ils finiront par toi. Sans sujet aucun, ils m'ont attaqué avec une audace inusitée, et jamais ils ne s'étaient avancés si près de mon camp. Toutes leurs troupes sont sur pied ; il est possible que je les massacre jusqu'au dernier, comme il se peut qu'ils triomphent de moi ; auquel cas, compère, tu serais perdu à ton tour. Si tu veux nous sauver tous les deux, il faut que tu oublies nos vieilles haines et que tu marches à mon secours. A nous deux nous exterminerons l'armée du roi ainsi que les milices des colons, et la Martinique nous appartiendra. Voilà les nouvelles que je t'apporte. Je me confie à ta loyauté.

— Moi, répondit Fabulé, voici ce que je te dirai : Les blancs, qui ont été tes amis, sont les miens aujourd'hui. Nous sommes d'accord, eux pour l'attaquer, moi pour les laisser faire et même pour les y aider. Mon but était de m'emparer de toi, vil mulâtre ; tu es venu te faire prendre comme un enfant, tu m'éviteras donc la peine de courir après toi !

Une sueur froide couvrit le corps de Macandal. Il promena autour de lui un regard inquiet et vit avec terreur l'impénétrable cercle humain qui l'enveloppait.

— Qu'ai-je donc fait aux blancs pour qu'ils me déclarent la guerre ? demanda-t-il.

— Tu les a trop aimés et trop flattés, répondit Fabulé. Il était juste qu'ils te fissent payer, par une trahison, cette amitié impossible entre leur race et la nôtre.

— Tu crois, reprit le mulâtre, qu'il n'est pas de ton intérêt de me défendre contre eux ?

— Non, fit le nègre ; mon intérêt est que tu disparaisses de nos bois où tu gênes mes projets.

— Alors laisse-moi m'en retourner à mon camp et je me défendrai comme je pourrai. Si je succombe, la place t'appartiendra, si je suis vainqueur des blancs, nous nous associerons, car tu seras heureux de le faire alors, pour mettre leurs habitations à feu, à sang et au pillage.

Fabulé laissa tomber sa tête sur sa poitrine et médita un instant sur les avantages du plan que Macandal venait de dérouler à ses yeux.

— Que décides-tu ? demanda le mulâtre.

— J'ai plus d'intérêt, répondit Fabulé, à faire moi tout seul ce que tu me proposes d'entreprendre en commun.

— C'est bien; alors laisse-moi partir.

— Non pas! Tu es mon prisonnier; ce que je rêvais d'obtenir au prix de mon sang et de celui de mes *marrons*, je l'obtiens sans qu'il m'en coûte rien, et tu voudrais que je te permisse de t'enfuir! Fabulé n'est pas si fou, en vérité...

— Tu fais la besogne des blancs!

— Je fais la mienne.

— Lâche! s'écria Macandal en reculant de quelques pas, comme pour prendre l'élan de sa course.

Sur un signe de Fabulé, deux mains vigoureuses s'abattirent sur les épaules du mulâtre. Appelant à son aide ses forces herculéennes, Macandal secoua au bout de chacun de ses bras les deux colosses noirs qui avaient tenté de le retenir, et les fit voler à quinze pas devant lui.

Après sa courte et facile victoire, il essaya de nouveau de s'enfuir. Mais il fut rapidement entouré par le bataillon de noirs qui lui ferma le passage.

Macandal promena autour de lui ses regards; il rencontra partout des visages qu'enflammaient la férocité et la joie d'une lutte qui menaçait d'être terrible. A chaque pas tenté en avant ou en arrière, le cercle humain se resserrait autour de lui. En voyant deux ou trois couteaux briller entre les mains de ses adversaires, il croisa ses bras sur sa poitrine et commença de rugir: puis rappelant toute son énergie et tout son courage des moments désespérés, il ramassa son corps, ferma ses deux poings durs comme des massues de fer, et tête basse, il s'élança au-devant de ses ennemis.

Le premier choc fut terrible pour ceux-ci. Surpris par cette brusque et soudaine attaque, cinq ou six de ces bandits roulèrent sur la terre, étourdis par la violence des coups de pieds, des coups de poings et des coups de tête que Macandal leur avait distribués.

Mais bientôt le pauvre mulâtre sentit des mains et des bras vigoureux l'enlacer par le milieu du corps, et la pointe des couteaux effleurer sa chair sans y pénétrer cependant, tant il avait su se dégager promptement de cette étreinte.

Après quelques minutes d'une de ces luttes gigantesques où la nature humaine dépense plus de forces qu'elle ne semble en accorder à un seul homme, Macandal avait reconquis la liberté de ses mouvements. Il se trouvait de nouveau écumant de rage, les bras et la poitrine ruisselant de sang et de sueur, seul au milieu d'un cercle de faces hideuses, d'épaules meurtries par les morsures, de regards abrutis par la douleur et par la colère.

Un moment Macandal chercha parmi ces bêtes fauves celle sur laquelle il pourrait se venger en faisant d'elle sa victime. Sa pensée se concentra sur

Fabulé, qui se tenait devant lui impassible, les bras croisés et le bravant. Mais le mulâtre songea que c'était sa vie qu'il jouait sur cette vengeance isolée, et qu'il valait mieux pour lui renverser ce rempart et fuir en vainqueur.

Sa poitrine se dilata, les muscles de son corps se roidirent tout à coup, comme des ressorts d'acier, et il fondit pour la seconde fois tête basse, sur ce troupeau de tigres prêts à le déchirer en lambeaux. Pour la seconde fois, la lutte recommença terrible, féroce, inouïe; la terre frémissait sous des trépidations formidables.

Les forces de Macandal semblaient se doubler en proportion du danger et de l'énergie des attaques. Soit adresse, soit bonheur, soit supériorité réelle, il parvint à se délivrer de ses plus tenaces ennemis, dont le corps musculeux et souple s'enlaçait autour de lui comme les anneaux de ce serpent qu'il avait jadis coupé en morceaux.

Devant lui l'espace était ouvert; Macandal prit la fuite, en courant avec la rapidité d'une flèche. Fabulé poussa un cri de rage, décrocha des branches d'un arbre un mousquet et se mit à la poursuite du mulâtre en compagnie de deux ou trois nègres.

Macandal avait pénétré au milieu d'un massif de hautes herbes et de haziers qui dépassaient sa tête; il avait pu ainsi disparaître aux yeux de Fabulé. Celui-ci ayant perdu la trace de son ennemi, entra dans une colère formidable.

— Vous êtes des lâches! s'écria-t-il en s'adressant à ses nègres, de vous être laissés ainsi battre par un mulâtre.

Fabulé n'était pas homme à lâcher facilement sa proie. Il connaissait d'ailleurs tous les chemins environnants; il savait ceux où le pied humain pouvait s'aventurer, et ceux où il était impossible de tenter un pas. Il pouvait donc préciser, par à peu près, la direction qu'avait prise Macandal. Il monta sur un figuier sauvage dont les hautes branches formaient un commode observatoire, d'où le regard dominait à une longue distance.

Il ne fut pas longtemps à apercevoir, à quelques centaines de pas devant lui, une agitation extrême au milieu des hautes herbes, sans pouvoir distinguer cependant l'objet qui se mouvait ainsi par bonds suivis et réguliers.

Fabulé assura le canon de son mousquet sur une branche et fit feu.

Un cri sourd répondit à la détonation de l'arme. Fabulé et les trois nègres qui l'accompagnaient, descendirent de l'arbre et se dirigèrent vers le point où la balle avait dû porter. Arrivés au terme de leur course, ils trouvèrent le terrain labouré et imbibé de taches de sang, mais désert.

Le chef *marron* promena autour de lui un re-

gard courroucé et perçant; il vit à quelque distance un léger frémissement dans les herbes, indice certain d'une fuite difficile et douloureuse.

D'ailleurs, les traces du sang que la terre n'avait pu encore boire, marquaient le chemin qu'avait pris le blessé.

Fabulé et les trois nègres entrèrent hardiment dans ce sentier, et ne tardèrent pas à rejoindre Macandal, se traînant péniblement atteint par la balle qui avait pénétré dans ses chairs sans le blesser dangereusement. Le mulâtre essaya de se dresser et de s'adosser à un tronc d'arbre pour défendre sa vie ou sa liberté contre ses quatre adversaires. Fabulé s'avança hardiment vers lui et lui asséna sur la tête un coup de la crosse de son mousquet. Le coup eût été mortel, si le mulâtre ne l'eût évité en partie. Mais déjà affaibli par la perte de son sang, il tomba évanoui.

— Enfin! murmura Fabulé, en retournant le corps du malheureux pour s'assurer s'il était mort ou seulement blessé.

Sur l'ordre de son chef, l'un des nègres chargea Macandal sur ses épaules, et le transporta au camp.

Quand Macandal eut repris connaissance, après l'application sur sa blessure de certaines herbes, dont les nègres ont conservé le secret.

— Tu ne veux donc pas me faire mourir? demanda-t-il à Fabulé.

— Non, répondit celui-ci; j'ai à tirer de toi un meilleur parti. Demain, je te conduirai moi-même à Saint-Pierre, et te livrerai aux blancs.

— Tu vas donc me vendre lâchement?

— Ta capture servira à me faire pardonner quelques-uns des crimes dont les blancs m'accusent. Tu sais bien qu'on fait grâce à un nègre *marron* qui en ramène un autre. Macandal n'avait craint d'abord qu'une chose, c'est qu'on le fit partir tout de suite. Il comptait sur cette nuit de repos que Fabulé lui laissait pour réparer ses forces et tirer de nouveau parti de sa position.

J'ai dit tout à l'heure que la blessure de Macandal n'était point grave; les remèdes qui lui furent appliqués avaient promptement déterminé un mieux que le mulâtre eut la prudence de dissimuler sous des dehors d'angoisses et de souffrances admirablement feints. Avec cette faculté merveilleuse que possèdent les nègres de dominer le plus cuisant mal ou même de se l'infliger, Macandal se composa un calme d'esprit qui influa considérablement sur l'état de sa blessure.

Le lendemain, Fabulé ordonna à un des *marrons* de l'accompagner pour conduire le prisonnier à Saint-Pierre.

Le nègre saisit d'une main Macandal par le poi-

gnet et son *bangala* dans l'autre, ils se mirent en marche tous trois.

Fabulé avait calculé le temps de manière à arriver le soir même à Saint-Pierre.

XV.

Vers le milieu de la journée, la chaleur dans les Antilles est si lourde et les rayons du soleil sont si ardents, qu'ils semblent des lames de feu qui pénétrèrent les chairs. Les nègres eux-mêmes, dont la peau paraît être une cuirasse impénétrable, sont obligés de chercher l'ombre et de demander au repos un surcroît de forces. Fabulé fut obligé de faire une halte. Il s'enfonça dans le massif d'un bois de *corrossoliers* dont les épaisses branches formaient comme un toit de verdure; il vida sa calebasse d'eau-de-vie, s'étendit sur le sol pour dormir, après avoir garrotté les bras de son compagnon et ceux de son prisonnier, et enveloppé autour de son propre corps la double corde qui les enchainait. Cette précaution lui parut suffisante pour prévenir toute tentative d'évasion. Macandal feignit de s'endormir; il surveillait le sommeil de Fabulé et du nègre momentanément captif comme lui. Ce dernier, fidèle à sa consigne malgré le témoignage de défiance que venait de lui donner son chef, était demeuré assis à cinq pas de Macandal l'œil fixé sur lui. Quand le mulâtre fut bien assuré que Fabulé dormait profondément, il se dressa sur son séant et regardant en face son gardien :

— Ne dis pas un mot, murmura-t-il, ne pousse pas un cri, ne fais pas un geste, et écoute-moi.

Le nègre, dominé par le regard ardent de Macandal, par la fermeté de sa voix, par la bravoure qui transpirait dans tous ses traits, resta muet et comme fasciné. Ses grands yeux jaunes, sa lèvre béante, l'hébètement de son visage, témoignaient de la curiosité où il était d'entendre ce qu'allait lui dire Macandal. Celui-ci, après avoir tourné la tête du côté de Fabulé et s'être assuré de nouveau qu'il dormait bien réellement :

— As-tu réfléchi à ce qui va t'arriver quand tu seras à Saint-Pierre? lui demanda Macandal. Tu crois que parce que tu m'auras ramené de *marronnage*, on t'accordera ton pardon, et que le lendemain tu pourras reprendre les chemins des bois? Eh bien! tu te trompes, et Fabulé se sert de toi comme d'un instrument stupide pour accomplir une vengeance inutile et niaise. Rien de ce qu'il te fait espérer ne se réalisera.

Le nègre tendit le cou vers Macandal, et se prêta tout oreilles à son discours tentateur.

— Moi, au contraire, je suis assuré de mon par-

don si je veux rentrer sur l'habitation ; j'en ai pour garantie la bonté de mes maîtres. Je n'ai donc pas peur qu'un coup de fouet me tombe sur les épaules, ni qu'on me mette le carcan, ni que l'on m'attache les fers aux pieds ; en sorte que je pourrai repartir *marron* le soir même, s'il me plaît.

Un sourire stupide sépara les lèvres du nègre et montra ses dents blanches enchâssées dans des gencives violettes. Il avait compris déjà, en partie du moins, le sens de l'insinuation de Macandal ; et quand celui-ci tourna encore une fois la tête du côté de Fabulé, le nègre dirigea également son regard sur son chef, et sa figure, impassible tout à l'heure, s'éclaira subitement. Un simple mouvement de ses lèvres qui n'osaient ou ne pouvaient articuler une parole, demanda à Macandal de continuer.

— Sais-tu ce qui t'attend là-bas quand tu m'auras livré au geôlier ? On te mettra à la geôle aussi, toi !

— Et Fabulé ? demanda le nègre qui se décida enfin à rompre son silence, étonné et attentif.

— Est-ce que tu crois que Fabulé sera assez bête pour oser entrer dans Saint-Pierre ? Il sait bien à quoi s'en tenir sur les promesses des colons, lui. Il te laissera me conduire à la geôle et s'arrêtera à quelques pas de Saint-Pierre ; puis quand il sera bien assuré que tu ne pourras pas manquer d'exécuter ta commission, il s'en retournera au fond des bois, débarrassé de moi, et peu soucieux des misères auxquelles il t'aura condamné.

Le nègre frissonna de la tête aux pieds ; son torse nu et luisant se couvrit de larges gouttes de sueur qui étaient comme des larmes que son corps laissait couler sous la menace des supplices. En même temps, il lança sur Fabulé un regard plein de rage féroce.

— Tandis que lui, fit Macandal en désignant le chef endormi, oh ! c'est autre chose. On nous donnerait la moitié de la Martinique pour le livrer à la vengeance des colons. Cette grâce menteuse qu'il te promet en me ramenant à mon maître, nous l'obtiendrons, et, avec notre pardon, tout ce que nous voudrions pour cette capture que ni les soldats du roi, ni les colons, ni les Caraïbes n'ont encore pu faire.

Le nègre tordait ses bras impuissants et faisait des efforts surhumains pour se débarrasser de ses liens.

— Et puis, reprit Macandal, qui tenait son complice en son pouvoir, pardonnés, nous partirons *marrons* quand il nous plaira, et regagnerons les mornes. On me fait la guerre en ce moment, on me poursuit ; mais les blancs ne sont pas encore entrés dans mon camp. Nous les vaincrons, nous aurons pour nous le pillage, l'incendie, nos ven-

geances à satisfaire ; le pays nous appartiendra, les Caraïbes deviendront nos amis et nos alliés, et nous donnerons la liberté à tous les esclaves.

Le nègre, ivre des paroles de Macandal, lesquelles pénétraient dans son esprit par toutes les fissures qu'y avaient ouvertes la crainte d'un châtement dû à la trahison, et la perspective d'une liberté mieux assurée ; le nègre, dis-je, luttait avec une incroyable énergie pour rompre les liens qui retenaient ses bras captifs.

Ses yeux lançaient de véritables éclairs, ses narines gonflées soufflaient une tempête de colère. Macandal plus calme et plus prudent, se gardait d'ajouter un mouvement aux trépignements furibonds de son compagnon, de peur d'éveiller Fabulé. Un genou fortement appuyé sur la corde qui séparait les deux nègres, il interceptait ainsi toute communication entre eux. Il suivait d'un regard attentif le progrès lent des efforts de son compagnon dont les muscles d'acier avaient assoupli le nœud de ses liens.

Quand Macandal crut s'apercevoir que la corde s'était assez distendue entre les poignets du nègre pour que, au prix même d'une violente douleur, il fût possible de triompher du dernier obstacle.

— Approche-toi, lui dit-il à mi-voix, pose tes poignets à terre ; souffre, mais ne pousse pas un cri ou nous sommes perdus !

Le nègre fit ce que lui avait commandé Macandal. Son corps tremblait, le sang s'était retiré de son visage où l'on pressentait dans la décomposition des traits une pâleur invisible ; son cœur battait avec une violence extrême. Dès que le nègre eut posé ses mains à plat sur la terre, Macandal plaça son genou entre ses deux bras, et appuyé sur la corde déjà amollie :

— Tire sur tes mains, dit-il au nègre.

En même temps que celui-ci accomplissait cet ordre avec une énergie de fataliste, Macandal donnait une si violente secousse à la corde que l'une des mains du nègre se trouva subitement dégagée ; mais le lien, en se retirant, lui emporta une partie des chairs jusqu'à l'os, et les phalanges restèrent à nu, sanglantes, tuméfiées et à moitié brisées. Macandal éprouva un sentiment d'horreur à cette vue ; le nègre trembla sur ses jarrets et s'affaissa, le cœur défaillant et les membres glacés.

A ce moment, Fabulé fit un mouvement qui indiquait son réveil. Les deux complices reprirent leur sang-froid en présence du danger. Macandal se jeta comme une bête fauve sur la poitrine de Fabulé, et s'y cramponna de tous le poids de son corps. Le nègre libre désormais de ses mouvements, de sa main valide saisit le chef à la gorge, et de l'autre, arrachant de sa ceinture le couteau qui y était atta-

ché, il coupa les liens de Macandal, qui put soutenir à forces égales la lutte où son camarade impuissant eût succombé en les perdant tous deux.

Fabulé bondissait sur le sol ; ses reins semblaient contenir des ressorts infatigables. Tantôt il parvenait à dégager ses cuisses et ses jambes de la lourde étreinte où les retenaient les deux corps littéralement enlacés dans le sien, et se faisant un point d'appui de ses larges épaules clouées à terre, il décrivait dans l'air un cercle inabordable de gigantesques courbes ; tantôt au contraire, affranchissant son torse de la pression de ses deux adversaires, il se levait sur son séant, et, toujours prisonnier par une moitié de son corps, il lacérait leurs côtes, leurs bras avec ses ongles, avec ses dents. Une fois il parvint à se dresser sur ses pieds, non point pour tenter la fuite, mais pour entreprendre une lutte formidable, féroce, à coups de tête comme les bœufs, à coups de griffes et à pleines mâchoires, comme les lions et les panthères.

Ce fut le terme de cette impuissante résistance. Fabulé tomba épuisé, vaincu, sur ce sol trempé de son propre sang, de celui de Macandal, de qui la blessure s'était rouverte et de celui du malheureux nègre dont la main dépouillée était hideuse à voir.

Les liens qui avaient servi aux deux prisonniers servirent cette fois à Fabulé. Bien garotté, rendu impuissant, il fut jeté par Macandal et son complice au pied d'un arbre.

— C'est assez travailler aujourd'hui, dit le mulâtre au nègre, nous n'arriverions pas ce soir à Saint-Pierre ; d'ailleurs nous avons l'un et l'autre besoin de nous panser ; nous passerons la nuit ici.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DRAMATIQUE.

La *Dame de Monsoreau* et la *Dame aux camélias* ont fait leur apparition, l'une sur la scène de l'Ambigu, l'autre au Gymnase. Succès pour les deux *dames* ; succès surtout à l'Ambigu, pour Mélingue, Castellano et Lacressonnière, et au Gymnase pour madame Rose-Chéri. Cette grande artiste a apporté dans la composition de ce rôle un talent de premier ordre. C'est sa plus belle création, à elle qui en avait déjà de si belles. Madame Rose-Chéri se trouve aujourd'hui en possession de tout le répertoire de M. Dumas fils. C'est une originalité comme une autre que celle d'une artiste qui absorbe en elle tout l'esprit d'un écrivain. M. Dumas peut confier n'importe lequel de ses autres rôles à n'importe qui, il n'y aura jamais que

madame Rose-Chéri qui pourra se vanter de jouer toutes les pièces de M. Dumas fils, les bonnes et les mauvaises. C'est du dévouement que d'assumer la responsabilité de rôles pareils à celui d'Albertine, de la mère du fils naturel, de la pauvre fille dans la *Question d'argent*, pour avoir le droit absolu de jouer la *Dame aux camélias*, la comtesse de Diane, et la baronne d'Ange ! M. Dumas fils n'a pas à se plaindre. Le succès de la *Dame aux camélias* a été vif ; il sera plus grand, s'il est possible, qu'à l'apparition de ce drame émouvant.

Quant à la *Dame de Monsoreau*, de MM. Dumas et Auguste Maquet, c'est le roman que tout le monde connaît, ce roman de cap et d'épée, cent fois, mille fois plus intéressant que toutes les pièces à prétendue morale que quelques auteurs s'entêtent à mettre à la scène, au grand ennui du public et à leur grand détriment à eux. Le véritable intérêt, la comédie amusante sont dans ces drames d'Alexandre Dumas père, quand il a un bon collaborateur, et puisé dans les romans qu'il faisait jadis. Le succès de la *Dame de Monsoreau* aura plus de retentissement que les mièvreries où l'on fait mouvoir des poupées en guise de personnages.

M. Offenbach, s'il porte malheur aux autres comme il en a la réputation, ne se traite pas trop mal, il faut l'avouer ; en quelques jours deux partitions nouvelles : un ballet à l'Opéra, et un opéra comique ; un ballet dans lequel danse mademoiselle Emma Livry, et un opéra comique dans lequel chante mademoiselle Saint-Urbain, enlevée tout exprès à la scène des Italiens par M. Beaumont, qui n'est pas encore aussi démissionnaire qu'on l'avait bien voulu dire. M. Beaumont est toujours à la tête du théâtre qu'il a si bien et si habilement dirigé depuis le peu de temps qu'il en est le directeur ; et à moins que M. Offenbach ne lui jette le mauvais sort, je ne vois pas pourquoi M. Beaumont se retirerait, après l'éclatante reprise de la *Part du Diable* et de l'*Étoile du Nord*, et le succès du *Roi Barkouf*, l'opéra de M. Offenbach.

Au Palais-Royal, trois mauvais actes, le *Passage Radzivil*, dont je parlerai pour mémoire.

En fait de nouvelles, on annonce la mise en répétition à l'Opéra-Comique de deux actes de MM. de Leuven et Poise, l'auteur de plusieurs partitions applaudies au Théâtre-Lyrique, où l'on vient de lire aux artistes une pièce de MM. Scribe et Boisseaux, et dont la musique est de M. Clapissou.

Le théâtre des Variétés est tout entier aux études de sa grande revue de fin d'année, qui portera ce titre plus qu'excentrique : *Oh ! là, là, que c'est bête tout ça*. On parle d'une personne énorme figurant dans l'ouvrage, et notamment d'une véritable armée de jolies femmes.

Des nouvelles du Midi disent que Roger obtient beaucoup de succès à Marseille. Il a été admirablement secondé dans ses représentations par madame Delaunay-Ricquier, femme de l'acteur du Théâtre-Lyrique et que le public parisien a applaudi longtemps à l'Opéra-Comique sous le nom de mademoiselle Lhéritier.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.